

L'Avare de Molière

L'Avare est une comédie de Molière en 5 actes et présentée pour la première fois sur la scène du Palais-Royal le 9 septembre 1668.

L'action de cette pièce se déroule principalement entre les quatre murs du domicile d'Harpagon, un vieil avare un peu paranoïaque qui pense que tout le monde en a après son argent. Il est tellement soucieux de faire des économies qu'il a décidé d'organiser son mariage avec Mariane en même temps que ceux de ses deux enfants. Toutefois, Élise et Cléante, ses deux progénitures, ne comptent pas accepter le destin que leur père a choisi pour eux. S'en suit une série de plans et de stratagèmes pour organiser des mariages secrets et échapper aux unions initialement prévues.

Dans cette scène, Harpagon un homme si pingre qu'il ne dit jamais : « Je vous donne » mais : « Je vous prête le bonjour » est sous le choc. Il vient de se rendre compte que sa chère cassette de dix mille écus d'or a été volée. Juste avant, nous avons appris que La Flèche, le valet de Cléante, a volé le précieux trésor d'Harpagon.

Le comique de mots :

- Harpagon est dans une posture de plainte constante : il radote, il rumine, il rabâche sans cesse à quel point il est malheureux et désespéré.
- On finit par se perdre entre passé, présent et futur. Il ne sait même plus, lui-même, où se situer. (*Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir?...*)

Le comique de personnage :

- Molière cherche à rendre Harpagon ridicule. On est mis face à un personnage complètement névrosé après avoir subi un choc émotionnel trop intense. Avant le vol, Harpagon était déjà paranoïaque, très angoissé à l'idée qu'on puisse lui voler sa cassette de dix mille écus d'or.

Mais il devient également persuadé qu'il est victime d'une persécution : tout le monde lui en veut, tout le monde lui en a toujours voulu ! Lui qui était obsédé par la possession, le voilà obsédé par la dépossession.

- On remarque également son agitation abusive : les phrases sont juxtaposées avec une accélération du rythme tout au long du monologue. De même, les indications de déplacements démontrent qu'il ne sait pas tenir en place. La nervosité l'assaille !

Conclusion : *La devise de la comédie classique est « Castigat ridendo mores » : elle corrige les mœurs en les faisant rire.*

Cet extrait est donc l'occasion pour Molière de livrer son avis sur les bourgeois parisiens du XVII^{ème} siècle. Harpagon est ce symbole de l'homme riche, détestable et avare : son argent est sa seule raison de vivre. Le vol de sa cassette donne un aperçu de ce que serait un homme dépossédé de ce qu'il aime le plus au monde : fou, paranoïaque, complètement perdu.

Grâce à une plume qui sait faire rire les gens, Molière espère également les faire réfléchir. Critiquer par le rire est un moyen de faire émerger une prise de conscience : si l'on risque de finir dans un tel état, vaut-il bien la peine de s'attacher autant à des biens matériels ? Pas si sûr...

L'AVARE

(Molière)

Acte IV, Scène VII

« Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? n'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (À lui-même, se prenant par le bras.) Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris. Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querrir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux ! Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après. »

En attendant Godot de Samuel Beckett

En attendant Godot est une pièce de théâtre, comprenant **deux actes**, publiée en 1952 aux Editions de Minuit. Si Samuel Beckett est Irlandais de naissance, né à Dublin en 1906, il adopte rapidement la langue française comme langue d'écriture, vivant à Paris dès 1938, après avoir déjà été lecteur à l'Ecole normale supérieure de Paris.

En conséquence, *En attendant Godot* est une pièce écrite en français. **Elle est particulière en ceci qu'elle n'indique aucune scène, ni ne les décompte.** Cela se rapporte à de « l'anti-théâtre », qui cherche à remettre en cause les normes traditionnelles du genre.

En attendant Godot se joue pour la première fois en 1953 à Paris, dans une mise en scène de Roger Blin. **La pièce fit scandale à l'époque.** Lors des premières semaines de représentations, la moitié de la salle sortait avant la fin de l'acte I. D'autres spectateurs agacés restaient pour contrarier le jeu des acteurs en huant, et en faisant du bruit.

Godot déclenchaient chaque soir des batailles entre les défenseurs de la pièce et les mécontents, rejouant la bataille d'Hernani. La situation a même dégénéré un soir en une bagarre et le rideau a dû se baisser au début de l'acte II. Mais c'est aussi ce qui l'a rendue célèbre : les gens se déplaçaient pour vivre *in situ* le scandale, plus que pour découvrir un jeune auteur. La pièce sera traduite et jouée ensuite dans le monde entier. Elle a été inscrite par la critique dans le courant du théâtre de l'absurde.

En attendant Godot - Samuel Beckett - Scène d'exposition (extrait)

Route à la campagne, avec arbre.

Soir.

Estragon, assis sur une pierre, essaie d'enlever sa chaussure. Il s'y acharne des deux mains, en ahanant. Il s'arrête, à bout de forces, se repose en haletant, recommence. Même jeu.

Entre Vladimir.

ESTRAGON (renonçant à nouveau) : Rien à faire.

VLADIMIR (s'approchant à petits pas raides, les jambes écartées) : Je commence à le croire. (Il s'immobilise.) J'ai longtemps résisté à cette pensée, en me disant, Vladimir, sois raisonnable. Tu n'as pas encore tout essayé. Et je reprenaient le combat. (Il se recueille, songeant au combat. A Estragon.) Alors, te revoilà, toi.

ESTRAGON : Tu crois ?

VLADIMIR : Je suis content de te revoir. Je te croyais parti pour toujours.

ESTRAGON : Moi aussi.

VLADIMIR : Que faire pour fêter cette réunion ? (Il réfléchit.) Lève-toi que je t'embrasse. (Il tend la main à Estragon.)

ESTRAGON (avec irritation) : Tout à l'heure, tout à l'heure.

Silence.

VLADIMIR (froissé, froidement) : Peut-on savoir où monsieur a passé la nuit ?

ESTRAGON : Dans un fossé.

VLADIMIR (épaté) : Un fossé ! Où ça ?

ESTRAGON (sans geste) : Par là.

VLADIMIR : Et on ne t'a pas battu ?

ESTRAGON : Si... Pas trop.

VLADIMIR : Toujours les mêmes ?

ESTRAGON : Les mêmes ? Je ne sais pas.

Silence.

VLADIMIR : Quand j'y pense... depuis le temps... je me demande... ce que tu serais devenu... sans moi... (Avec décision) Tu ne serais plus qu'un petit tas d'ossements à l'heure qu'il est, pas d'erreur.

ESTRAGON (piqué au vif) : Et après ?

VLADIMIR (accablé) : C'est trop pour un seul homme. (Un temps. Avec vivacité.) D'un autre côté, à quoi bon se décourager à présent, voilà ce que je me dis. Il fallait y penser il y a une éternité, vers 1900.

ESTRAGON : Assez. Aide-moi à enlever cette saloperie.

VLADIMIR : La main dans la main on se serait jeté en bas de la tour Eiffel, parmi les premiers. On portait beau alors. Maintenant il est trop tard. On ne nous laisserait même pas monter. (Estragon s'acharne sur sa chaussure.) Qu'est-ce que tu fais ?

ESTRAGON : Je me déchausse. Ça ne t'est jamais arrivé, à toi ?

VLADIMIR : Depuis le temps que je te dis qu'il faut les enlever tous les jours. Tu ferais mieux de m'écouter.

ESTRAGON (faiblement) : Aide-moi !

VLADIMIR : Tu as mal ?

ESTRAGON : Mal ! Il me demande si j'ai mal !

VLADIMIR (avec emportement) : Il n'y a jamais que toi qui souffres ! Moi je ne compte pas. Je voudrais pourtant te voir à ma place. Tu m'en dirais des nouvelles.

ESTRAGON : Tu as eu mal ?

VLADIMIR : Mal ! Il me demande si j'ai eu mal !

ESTRAGON (pointant l'index) : Ce n'est pas une raison pour ne pas te boutonner.

VLADIMIR (se penchant) : C'est vrai. (Il se boutonne.) Pas de laisser-aller dans les petites choses.

ESTRAGON : Qu'est-ce que tu veux que je te dise, tu attends toujours le dernier moment.

VLADIMIR (rêveusement) : Le dernier moment... (Il médite) C'est long, mais ce sera bon. Qui disait ça ?

ESTRAGON : Tu ne veux pas m'aider ?

VLADIMIR : Des fois je me dis que ça vient quand même. Alors je me sens tout drôle. (Il ôte son chapeau, regarde dedans, y promène sa main, le secoue, le remet.) Comment dire ? Soulagé et en même temps... (il cherche) ...épouvanté. (Avec emphase.) E-POU-VAN-TE. (Il ôte à nouveau son chapeau, regarde dedans.) Ca alors ! (Il tape dessus comme pour en faire tomber quelque chose, regarde à nouveau dedans, le remet.) Enfin... (Estragon, au prix d'un supreme effort, parvient à enlever sa chaussure. Il regarde dedans, y promène sa main, la retourne, la secoue, cherche par terre s'il n'en est pas tombé quelque chose, ne trouve rien, passe sa main à nouveau dans sa chaussure, les yeux vagués.) Alors ?

ESTRAGON : Rien

VLADIMIR : Fais voir.

ESTRAGON : Il n'y a rien à voir.

Le Cid de Corneille

Acte 2 , Scène 2

Don Rodrigue

À moi, comte, deux mots.

Le Comte

Parle.

Don Rodrigue

Ôte-moi d'un doute.

Connais-tu bien Don Diègue ?

Le Comte

Oui.

Don Rodrigue

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

Le Comte

Peut-être.

Don Rodrigue

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

Le Comte

Que m'importe ?

Don Rodrigue

À quatre pas d'ici je te le fais savoir.

Le Comte

Jeune présomptueux !

Don Rodrigue

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années.

Le Comte

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,

Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main !

Don Rodrigue

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

Le Comte

Sais-tu bien qui je suis ?

Don Rodrigue

Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte

Sembent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,

Mais j'aurai trop de force, ayant trop de cœur.

À qui venge son père il n'est rien d'impossible.

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.